



Revue de presse BLEU

Sélection d'articles de presse et d'émissions

Compagnie Bleu en Haut Bleu en Bas | Anna Lemonaki | www.ciebleu.com

Revue de presse 2016-2023

Selection d'articles:

BLEU // 2016-2023 (Coproduction : Festival La Bâtie, Genève / Le Grütli)

- [Elculture.gr](#), George Voudiklaris, 21.1.2023 (en grec, traduit en français)
- [Athinorama.gr](#), Chryssa Paschaloudi, 25.5.2022 (en grec)
- [Marie Claire](#), 11.5.2022 (en grec)
- [Theatromania](#), Konstantinos Platis, 24.5.2022 (en grec)
- [ERT News](#), 14.5.2022 (en grec)
- [News 247](#), 22.5.2022 (en grec)
- [ALT Auteurs Lecteurs Théâtre](#), Profession Spectacle, 03.10.2019
- [RTS, Les matinales d'Espace 2](#), 22.06.2016
- [Le Temps](#), 23.06.2016

Lien : <https://elculture.gr/ble-tis-annas-lemonaki-angizontas-to-travma-me-pono-kai-idoni>



«Μπλε» της Άννας Λεμονάκη: Αγγίζοντας το τραύμα με πόνο και ηδονή

drama queen



Traduit en français (par Georgios Michalas)

La grande qualité d'Anna Lemonaki est une franchise désarmante, une simplicité qui semble la rapprocher du spectateur au lieu de la placer sur un piédestal devant lui. Anna Lemonaki est une metteure en scène et performeuse installée depuis de nombreuses années à Genève, où elle a étudié : une énième artiste grecque qui a été poussée par notre pays proverbialement hostile et inhospitalier à prendre le chemin des apatrides. Là-bas à l'étranger, cependant, il excelle. Durant l'été, elle a présenté sa nouvelle - et excellente - œuvre « G.O.L.D. - Glory of little dreams » au festival de La Bâtie à Genève avec un grand succès : elle adore donner à ses spectacles des noms de couleurs. C'est ainsi qu'a été baptisé "Blue", que nous avons l'occasion de voir ces jours-ci à Athènes. Les spectacles d'Anna Lemonaki mêlent théâtre, performance, musique, et ont toujours une forte part de confession. Dans le cas de "Bleu", qui est un accompagnement solo de musique live, où le guitariste se double d'un partenaire de scène, la légèreté avec laquelle le public est d'abord engagé dans des détails infimes - pris au piège, j'ose dire - se traduit par une expérience douloureusement personnelle exposition d'une intensité et d'une profondeur incroyables. La description pourrait rappeler le travail d'Angelica Liddell – _ou, dans notre cas, de Lena Kitsopoulou, avec qui Anna Lemonaki a collaboré. Et pourtant, le résultat n'a rien à voir avec leur propre monde, si l'on dépasse le tout premier niveau de « femme avoue sur scène ». On détecterait la différence dans le style même du traitement : ici est absent le narcissisme de la misère, la complaisance de l'exposition à un monde hostile, malveillant et insensible. La grande qualité d'Anna Lemonaki est une franchise désarmante, une simplicité qui semble la rapprocher du spectateur au lieu de la placer sur un piédestal devant lui. Même si l'enjeu ontologique - comme le dit

Theodoros Terzopoulos - qui pousse une personne à monter sur scène reste présent, tout se passe comme si Lemonaki ne souhaitait pas se différencier de nous qui sommes exposés à notre regard - jusqu'au moment où le traumatisme devient apparent dans toute la dimension, une condition qui conduit inévitablement à une solitude hermétique. Comme si notre proximité avait besoin d'être sécurisée pour oser le plongeon solitaire dans les entrailles de la panique.

Ce qui rend le cas d'Anna Lemonakis spécial à mes yeux, c'est sa position morale : bien que le souvenir d'un abus soit présenté presque littéralement dans « Blue », c'est comme si son créateur refusait de monter sur le véhicule de l'actualité qui, pour le bon raisons - a braqué les projecteurs sur ces questions. Elle intègre son traumatisme personnel dans un ensemble d'autres homologues que chacun de nous porte, se plaçant dans la grande famille élargie des personnes souffrant d'anxiété. Très rarement j'ai ressenti aussi fort le désir d'un interprète de se fondre plutôt que de se démarquer. Cette tendresse la rend unique. Bien que la description du thème - certes sombre - de "Blue" puisse laisser présager un spectacle presque désagréable, il n'en est rien du tout. Cette proximité même que sa créatrice établit entre nous et elle-même, conduit à une condition rédemptrice. Comme si nos peurs, placées par son toucher à côté des peurs des autres, ainsi que des nôtres, s'adoucissaient. Comme si la démocratisation même du trauma l'exorcise. Comme si cette humidité inondant la scène créait une matrice au sein de laquelle nous pouvions nous exposer en toute sécurité. Et si la tension nous tire toujours la larme aux yeux, le plus probable est que nous quittions la pièce avec le sourire.

Ne ratez surtout pas "Blue" si vous avez l'une des deux prochaines soirées disponibles où Anna Lemonaki sera avec nous avant de retourner dans cette étrange république d'Europe centrale devenue son refuge.



ENTRETIENS, THÉÂTRE

ENTRETIEN AVEC ANNA LEMONAKI, METTEURE EN SCÈNE ET COMÉDIENNE

9 NOVEMBRE 2019 | LE REGARD LIBRE | LAISSER UN COMMENTAIRE

Le Regard Libre N° 55 – Ivan Garcia

L e festival La Bâtie de Genève est l'occasion de faire de belles découvertes. Au programme du dimanche 8 septembre 2019, au théâtre du Grütli, la comédienne, metteure en scène et auteure d'origine grecque Anna Lemonaki, co-fondatrice de la compagnie théâtrale Bleu en Haut, Bleu en Bas, présentait deux de ses spectacles à la suite: *BLEU, Sans Sucre Seulement du Sel Svp. ΕΕΕΕΤΣΙ!* et *Fuchsia saignant, In bed with Frankenstein*. Ces pièces, les deux premiers volets d'un triptyque qui trouvera sa conclusion en mai 2020 avec la création de *Blanc* au théâtre du Grütli, contiennent en elles une grande part d'Anna: ses angoisses et ses peurs, ses amours et ses vio-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

lences. Intrigué par cette personnalité originale, polyglotte, adepte d'un théâtre autobiographique et qui fait beaucoup participer le public, je rencontre cette personne solaire le lundi 9 septembre 2019, à la Barje de Genève, pour un entretien d'anthologie sur les bords du Rhône. Au rendez-vous, du thé, du café, de l'humour, un peu de grec moderne, beaucoup de sa personne et moult théâtre.

Le Regard Libre: Comment en êtes-vous arrivée à faire du théâtre?

Dans BLEU, Sans Sucre Seulement du Sel Svp. ΕΕΕΕΤΣΙ!, qui est une pièce autobiographique, j'explique cela assez clairement: dès mon enfance, jouer a été tout ce que je souhaitais. Lorsque j'étais enfant, comme la pièce le montre, mes parents m'ont demandé ce que je voulais devenir et j'ai répondu que je souhaitais devenir actrice. A la même époque, je regardais aussi beaucoup de films et d'émissions à la télévision; j'ai notamment appris l'anglais en regardant la télévision sous-titrée en Grèce, et à l'instar de chaque enfant, je me projetais dans les films. Or, pour mes parents, ce projet était absolument exclu. Cela n'a rien d'exceptionnel, c'est typique même et cela ne se limite pas - je pense - à la Grèce. La voie artistique est une voie difficile. Mais je n'ai jamais vraiment abandonné ce rêve. Je faisais des études en sciences politiques et, en même temps, je prenais des cours de théâtre en cachette, et travaillais pour les payer moi-même. Une fois que je suis arrivée en Suisse et que j'ai établi une certaine distance géographique entre ma famille et moi, il m'a été plus facile de prendre des décisions qui allaient à l'encontre de ce qu'ils avaient imaginé pour moi.

Y a-t-il de grandes différences entre les milieux théâtraux grec et suisse? J'imagine qu'en Grèce, le milieu théâtral est beaucoup plus influencé par l'héritage antique, alors qu'en Suisse, bien que nous ayons un répertoire, le milieu théâtral est davantage tourné vers la création et la performance.

Pour répondre à votre question, d'abord concernant le milieu théâtral grec, je dirais qu'il faut tenir compte de deux choses. D'une part, les tragédies antiques ne sont plus l'apanage exclusif des théâtres grecs mais sont des pièces qui sont montées et jouées partout dans le monde. D'autre part, en Grèce, je trouve que nous avons une éducation théâtrale d'extrêmement mauvaise qualité. En Suisse, en France ou en Allemagne, l'éducation théâtrale est bien meilleure. Si, par exemple, je réalise un séminaire avec des comédiens allemands, en tant que comédienne et actrice, je remarque l'exigence et les efforts attendus pour me trouver au même niveau qu'eux. En Grèce, nous avons donc une mauvaise éducation théâtrale, mais, paradoxalement, nous comptons également d'excellents acteurs qui me fascinent, ce qui n'est pas forcément le cas en Suisse, même si la formation des comédiens est plus optimale qu'en Grèce.

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

Et au niveau de la création?

Par rapport à la création théâtrale, Athènes est une ville où elle ne s'arrête jamais. Nous n'avons pas souvent de très bons résultats, mais je pense que cela peut s'expliquer par le fait que les artistes ne touchent pas de subventions pour leur travail, comme c'est le cas en Suisse. Lorsque les artistes grecs travaillent sur une création, ils sont souvent contraints d'avoir deux autres travaux à côté. Et pourtant, c'est la norme, car il n'y a que deux ou trois institutions qui sont subventionnées. A Athènes, il y a plus de mille créations théâtrales par année; beaucoup de théâtres accueillent des compagnies ou des spectacles mais, évidemment, les conditions sont difficiles pour les compagnies indépendantes. Il est donc normal que les résultats ne soient pas à la hauteur des attentes parce que les productions se font dans des conditions précaires très éprouvantes pour les artistes. En revanche, la nécessité que les comédiens ont de dire ou de partager quelque chose est très phosphorescente; c'est cet élément qui me manque et que je peine à retrouver ici. En Suisse, nous sommes vraiment dans un idéal de création contemporaine, ainsi que dans les formes du concept. A titre personnel, je déteste le concept et j'ai constaté qu'il est devenu une mode; je pense que plus l'on entre dans la dimension conceptuelle et plus l'on perd l'émotion.

Est-ce pour cela que vous créez un théâtre basé sur le corps et les interactions? Si l'on prend l'exemple de *BLEU* ou de *Fuchsia saignant*, vous êtes une comédienne qui interagit beaucoup avec le public: vous allez chercher les spectateurs, vous vous baladez entre les rangs, vous leur donnez un script à lire...

J'avoue que le public suisse est un public exigeant, dans le sens qu'ils ne réagissent pas facilement ou qu'il ne se lâche pas: il a besoin de comprendre, ça passe beaucoup par la tête pour lui. C'est génial parce que, selon moi, le théâtre n'est pas une pièce de théâtre, ce n'est pas l'espace de la scène. Du point de vue du spectateur, je suis la scène. De mon point de vue, en tant que comédienne qui suis sur le plateau, la scène est en face de moi, c'est le public. Pour moi, ce qui est intéressant, c'est ce territoire géographique – entre le public et moi – que l'on construit ensemble, et c'est pour cette raison que je vais aller chercher les spectateurs et essayer de briser cette règle. Les spectacles que j'ai le plus aimés dans ma vie et les artistes qui m'ont le plus inspirés au cours de mon existence, ce sont ceux qui sont parvenus à me traverser par des émotions.

Avez-vous des exemples d'artistes qui vous ont influencée?

Si je parle de metteurs en scènes grecs, je dirais Nikos Karathanos – avec qui j'aurai la chance de travailler dans ma prochaine création, *Blanc*, en mai 2020, et dernier volet du triptyque débuté avec *BLEU* et *Fuchsia saignant* –, ainsi que la metteure en scène Lena Kitsopoulou. Au nombre des personnes dont j'admire le travail, il y a également Marion Duval, metteure en scène et comé-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteure en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

dienne, le chorégraphe et danseur François Chaignaud, ainsi que des cinéastes ou réalisateurs comme Wim Wenders, Werner Herzog, Xavier Dolan, et le réalisateur grec Yórgos Lánthimos. Finalement, je dirais que j'éprouve une grande admiration pour le travail de la metteure en scène et performeuse espagnole Angélica Liddell.



Anna Lemonaki, metteure en scène et comédienne © Indra Crittin pour Le Regard Libre

Effectivement, j'ai constaté qu'il y a beaucoup de références à Angélica Liddell dans vos spectacles.

En fait, il ne s'agit pas vraiment de références. Pour être claire et j'insiste bien sur ce point, je n'es-
saie pas de faire du Angélica Liddell. Mais, effectivement, dans ma trilogie (*BLEU*, *Fuchsia saignant* et *Blanc*), il y a dans chaque opus un petit hommage à elle.

Pour quelle raison?

Parce qu'au mois de juin 2015, le soir de mon anniversaire, j'étais à Athènes. J'avais prévu de fêter mon anniversaire en compagnie d'amis. A la même saison se déroulait le festival de théâtre Athènes-Epidaure. Ce soir-là, j'ai reçu l'appel d'une amie qui travaillait au festival et qui m'a dit qu'il fallait absolument que je vienne assister à la représentation d'une pièce. Cette dernière s'intitulait *Todo el cielo sobre la tierra* (*El síndrome de Wendy*) [ndlr: Tout le ciel au-dessus de la terre (Le syndrome de Wendy)]. Il s'agissait de la première pièce que j'ai vue d'Angélica Liddell. Des gens, qui avaient assis-
té à un de ses spectacles à Avignon des années auparavant, m'avaient également dit que j'allais beaucoup apprécier son travail. J'ai donc décidé d'annuler ma fête d'anniversaire et suis allée voir cette pièce qui a vraiment changé ma vie artistique. Ce spectacle m'a donné beaucoup d'inspira-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

tions et m'a fait explorer tous les tréfonds de mon cœur pendant environ trois heures. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'écrire *BLEU*; cette pièce m'a donné beaucoup de courage pour mon activité d'écrivain. Je me suis alors interrogée sur ce que je jugeais important et nécessaire à raconter à un public, ainsi que les raisons qui me poussaient à le faire. Liddell est une personne torturée qui se confronte à ses propres démons. A cette époque, comme j'avais beaucoup de problèmes d'anxiété, j'ai décidé de commencer ce triptyque pour me confronter à mes propres démons dont le premier est la peur, ce qui a donné *BLEU*.

Nous avons beaucoup parlé de *BLEU* qui est fortement basé sur votre personne. Est-ce qu'il y a tout autant de vous dans *Fuchsia saignant*?

Dans *BLEU*, je parle très clairement de mon existence et de ma propre famille. Dans *Fuchsia saignant*, j'ai souhaité rendre le propos autobiographique moins déductible. *Fuchsia* traite des hauts et des bas de la vie conjugale – inspirée de mes propres expériences – ainsi que de la famille grecque. Cette violence que les parents font subir à leur fille dans la pièce est un exemple typique de la famille grecque; cependant, je ne sais pas à quel point cela correspond aux exemples suisses. Dans *Fuchsia*, tous les personnages portent une part de moi en eux. Or, celle-ci varie énormément. Concernant le personnage de Frankenstein, le spectateur voit que c'est moi qui l'incarne et qu'il s'agit un peu de ma signature; j'avais envie de venir parler directement au public, et casser à la fois la règle du théâtre et du spectacle, parce que ce dernier pourrait très bien continuer sans la venue de ce personnage.

Dans différents entretiens et feuilles de spectacles, vous exprimez votre amour pour la musique. D'ailleurs, dans *BLEU* et dans *Fuchsia saignant*, on constate la présence d'un guitariste (Samuel Schmidiger) qui joue du rock, ainsi qu'une musicalité due à un mélange de langues différentes (français, grec moderne, allemand, anglais,...). Dans vos mises en scènes, comment travaillez-vous avec la musique et ces différentes langues?

Dans mon travail, il y a deux choses qui sont centrales. La première, comme dit précédemment, c'est le rapport avec le public. Quant à la seconde, je m'interroge sur la manière de créer une sorte de musique au sein de mes œuvres, que celle-ci soit une musique instrumentale, vocale ou de langues. Pour *BLEU*, l'idée m'est venue alors que je répétaitais le spectacle. J'ai remarqué que lorsque des choses étaient trop viscérales ou trop personnelles, j'avais tendance à les exprimer sur scène en grec, ma langue maternelle. Lorsque nous sommes énervés, nous nous exprimons spontanément dans notre langue maternelle; celle-ci fait toujours office de refuge. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle *BLEU* n'est pas sur-titré; j'ai estimé qu'il n'y avait pas ce besoin, que la pièce était assez explicite. Dans *Fuchsia saignant*, je travaille effectivement beaucoup avec la musicalité des langues. Cela est notamment dû aux comédiens qui jouent dans ce spectacle. En effet, celui-ci

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

contient beaucoup de scènes en anglais, mais, durant les répétitions, j'ai demandé aux deux comédiens masculins – de langue maternelle allemande – de jouer certaines scènes dans leur langue, ce qui dans mes oreilles a rendu le spectacle bien meilleur. Finalement, nous avons constaté que ce mélange linguistique peut fonctionner et que le plus important est que le public comprenne le récit. C'est pourquoi d'ailleurs dans *Fuchsia saignant*, il y a un prologue dans lequel l'histoire est expliquée; cela prépare le public et annonce que nous allons tenir notre parole.

Revenons vers la fin de *BLEU*. Vous prenez un ballon et une pompe et demandez au public de vous confier ses angoisses et ses peurs en disant: «On va faire un peu de rituel» (sic). Le rôle de votre théâtre est-il de créer une communauté?

A titre personnel, je souhaite que le public réfléchisse une fois sorti de la salle. Après avoir vu mon spectacle, je ne veux pas que le spectateur sorte de la salle et que, cinq minutes plus tard, il se limite à dire : «Ah ok, j'ai passé un bon moment». (Rires) L'idée est que la représentation reste en tête et fasse réfléchir un peu, qu'elle vous interpelle et vous interroge. C'est ce que j'aime qu'il m'arrive quand je suis spectatrice. Face à la pièce, il y avait peut-être des choses avec lesquelles vous n'avez pas du tout été d'accord ou avec lesquelles vous vous êtes identifié. A titre personnel, lorsque j'assiste à des spectacles que je considère comme des merveilles, j'annule le reste des spectacles que je suis censée voir, ainsi mon esprit s'occupe réellement de la représentation qu'il vient de voir pendant quelques jours; je n'ajoute pas d'autres spectacles qui pourraient venir anesthésier mon expérience vécue. Cela fait du bien, non?

Effectivement, c'est un réel plaisir. Mais donc, selon vous, le théâtre doit-il faire réfléchir?

Il ne doit rien faire. Absolument rien. Sortez et allez voir une pièce. Lorsque vous vous trouvez au théâtre, prenez ce que vous souhaitez prendre, et lâchez ce que vous souhaitez lâcher. Si, lors d'une représentation, vous aviez des émotions auparavant et que celles-ci ont fini par se déplacer de votre œsophage à votre cœur ou à vos intestins, par exemple, ou ailleurs encore, cela signifie que quelque chose s'est passé. Cela signifie que vous n'avez pas été indifférent à ce qui vous a été montré.

Ecrire à l'auteur: ivan.garcia@leregardlibre.com

Crédit photo: © Indra Crittin pour Le Regard Libre



INSTITUTIONNEL - DROITS CULTURELS & ISS - ACTU SPECTACLE - OPINION - CRITIQUE - CONSEILS PRATIQUES - BONS PLANS - RÉDACTION -

EMA & AUDIOVISUEL CIRQUE & RUE DANSE LITTÉRATURE MUSIQUE & OPÉRA PHOTOGRAPHIE THÉÂTRE INNOVATIONS & NUMÉRIQUE

ANGOISSES (ET LES NÔTRES)

Publié par Auteurs Lecteurs Théâtre | 3 Oct, 2019 | Actus du spectacle, Hebdo, Littérature, Théâtre | 0 ré.

SOUTENEZ LE MAG'

100% indépendant, gratuit et sans abonnement ! Soutenez votre journal !

BONS PLANS

Recherche coordinateur pour la phase de préfiguration de l'espace de coopération pour les musiques actuelles en Bretagne (h/f)

Le TU-Nantes recrute un responsable des relations avec le public coordinateur du pôle public (h/f)

La Réunion - Le Théâtre Luc Donat recrute un administrateur (h/f)

RESTEZ INFORMÉ !

E-mail *

Associations et mutuelles portent l'économie sociale et solidaire en Nouvelle-Aquitaine

Yves Jeuland, nommé président d'Occitanie Films

RIP, André Gaillard, l'un des deux « frères ennemis »

CHAÎNE YOUTUBE

Tarik Krim (Dissident.al) : altair

00:00 11:36

LES BLOGS DU MAG'

Les faux faits 28 septembre 2019 François Coupry

Des nouvelles des Piano 20 septembre 2019 François Coupry

Le plaisir des cataclysmes 14 septembre 2019 François Coupry

La vie avant la vie 7 septembre 2019 François Coupry

FACEBOOK

Pourquoi la souffrance physique et visible reçoit-elle autant d'empathie, alors que la blessure psychologique et invisible fait souvent effet de repoussoir ? Telle est la question dont s'empare Anna Lemonaki dans Bleu, texte inédit qui sera présenté ce vendredi à Paris par la jeune association Auteurs Lecteurs Théâtre (ALT).

Née en Grèce, résidant en Suisse, Anna Lemonaki est comédienne, autrice et metteuse en scène. Fondatrice de la Cie Bleu en Haut Bleu en bas, elle vient de présenter ses deux créations Fuchsio Saignont et Bleu au théâtre du Grüli à Genève, dans le cadre du Festival de la Bâtie.

Le vendredi 4 octobre, ALT présentera des extraits de son texte inédit Bleu lors de la soirée Emulsion, au Shakirall à Paris. À cette occasion, après une « boum littéraire » faisant se rejoindre différents artistes autour du texte, il sera proposé d'en obtenir un exemplaire afin de poursuivre l'échange le samedi 12 octobre avec l'autrice et les autres lecteurs volontaires, au Théâtre de la Cité internationale. Cette session ALT d'automne proposera aussi S'en sortir ici/Sortir d'ici de Tristan Choisel, aux même dates et lieux.

Il est possible de participer aux deux rencontres Infiltration du samedi. Le prix libre est pratiqué pour tous les événements ALT.

Comment résumerais-tu Bleu en quelques mots ?

C'est la mer, le sel, les vagues scélérates et l'accalmie. Ce texte aborde les angoisses de toutes sortes, plus précisément le trouble panique avec lequel vit le personnage principal. J'ai commencé à souffrir de ce trouble il y a quelques années, silencieusement. Puis je me suis cassé l'épaule et, après cet accident, j'ai reçu beaucoup d'empathie et d'attention. C'est fou comme on peut avoir de l'empathie pour une fracture, alors que c'est une blessure qui, une année plus tard, n'est déjà plus là. Mais quand il s'agit de l'angoisse, on ne la montre pas avec des plâtres ; si on en parle autour de nous, on est souvent considéré comme capricieux. La différence d'accueil entre ces deux souffrances, l'une physique et visible, l'autre psychologique et invisible, a été un vrai déclencheur. J'ai eu envie et besoin d'en parler publiquement, de faire connaître le phénomène des angoisses.

Tu viens de jouer à Genève. Comment le public a-t-il accueilli la pièce ?

Il me semble que nous avons fait le voyage ensemble, de la première à la dernière minute chaque soir. Sans être du théâtre participatif, le public est beaucoup sollicité dans cette pièce : je ne le laisse pas tranquille. La parole est ouverte : il y a chaque soir un livre d'or que je fais circuler. C'est drôle, en Suisse, les spectateurs sont timides pour écrire, alors qu'ils me contactent ensuite par internet. Dans d'autres pays, au contraire, ils veulent absolument écrire. Je me souviens qu'une fois, à Chypre, le public est venu après la représentation pour me tirer les oreilles : j'avais oublié le stylo si bien qu'ils n'avaient pas pu écrire !

Y-a-t-il des thèmes récurrents dans ton travail ? Tes expériences personnelles sont-elles toujours la source de ton écriture ?

En effet, j'écris exclusivement sur ce que je vis, sur ce qui me concerne directement. Une phase de vie bouleversante, un changement important : je ressens la parole comme une nécessité et la travaille dans l'écriture dramatique. Par exemple, ma pièce *Fuchsia Saignant* est née de la découverte du masque de violence que peut porter l'amour, que peut porter l'être aimé. À l'époque, j'étais ébahie d'observer une sorte de violence silencieuse dans ma relation amoureuse, issue du fait qu'on n'arrivait pas bien à communiquer nos besoins et à les négocier. C'était aussi simple que ça. Le sujet vient donc de mon intimité, mais une fois que la pièce prend forme, il ne s'agit plus tant de « l'intimité d'Anna » que de « l'intimité de Madame Toulemente ». Au final, la thématique de mon travail est, d'une certaine manière, la nécessité de dire l'intime.

Considères-tu que l'écriture dramatique soit libératrice ?

Déjà enfant, j'avais un journal intime dans lequel j'écrivais, le soir, tout ce que je n'avais pas dit dans la journée. Le fait de formuler ses pensées sur papier a toujours relevé de la catharsis ou plutôt des catharsis pour moi : on peut mettre notre « merde » sur le papier et ça va déjà un peu mieux ! Aujourd'hui, j'ai la chance de pouvoir les travailler sur un plateau et de leur donner la forme qui me convient. Le fait de jouer ses propres textes donne la liberté de les actualiser sans cesse ! C'est notamment le cas pour *Blanc* : le texte n'étant pas encore publié, je le modifie au gré des dates du spectacle, suivant ce qui me touche.

À partir de ces sujets intimes, comment fais-tu advenir le théâtre dans le processus de création ?

Au début du travail de recherche, il y a toujours des images. On pourrait dire que je visualise un film sans montage, une sorte de chaos. Je fais des listes avec les images, puis celles-ci trouvent leur place dans les dialogues, dans la scénographie, dans le choix d'un performeur précis sur le plateau et évidemment dans la musique. La sonorité a une place centrale dans mon travail, quelle soit musicale à proprement parler ou bien dans la langue. Tout est musique. Au fur et à mesure des répétitions et du travail avec mes collaborateurs, le chaos commence à s'organiser... Mais pas trop ! Je tiens à une vraie liberté sur le plateau, je ne peux pas travailler avec des concepts ! Tous mes projets sont marqués par le rapport au public ; ils évoluent avec le contact des spectateurs, dans ce territoire qui existe entre nous. Du point de vue du public, la scène c'est la personne sur scène, mais du point de vue de la personne sur scène, la scène c'est le public. Que se passe-t-il donc entre les deux ?

Quelles pièces t'ont le plus influencée ?

La première à laquelle je pense est *Golfo*, mise en scène par Nikos Karathanos. Je l'ai vu en 2014 au Théâtre national à Athènes ; il était 16h30 et tout le public pleurait. On pleurait ensemble, j'aime profondément cette pièce et Nikos, avec qui j'ai la chance de travailler pour ma prochaine création, *Blanc*. J'ai été bouleversée par *Tout le ciel au-dessus de la terre* (Le Syndrome de Wendy) d'Angélica Liddell. Elle nous a fait faire un sacré voyage ! Les applaudissements et l'ovation debout ont duré plus de dix minutes. Ni les performeurs ni le public ne sortait... Personne ne voulait quitter ce lieu où nous avions vécu ensemble. J'ai adoré *Clotrap* de Marion Duval, c'est un bijou de générosité. Cette pièce a aussi influencé mon parcours professionnel : ayant été bluffée par sa dramaturgie (même si Marion dit qu'il n'y en pas !), je me suis renseignée après le spectacle... J'avais alors trouvé ma chère Adina Secretan, qui s'occupe de la dramaturgie pour *Fuchsia Saignant* et pour *Blanc*. J'aimerais aussi citer une autrice et metteuse en scène, Lena Kitsopoulou, avec qui j'ai aussi eu la chance de travailler ces dernières années. Lena est une grande source d'inspiration pour moi, et quand ça nous arrive d'être inspirées, c'est génial. J'adore son écriture très orale. Lorsqu'on la lit, on l'entend directement. Elle arrive à ne pas prendre les choses au sérieux, tout en faisant un travail très sérieux !

Tu as évoqué ta prochaine création, quels en seront le ou les sujets ?

Je suis en train de créer *Blanc*, qui traitera la question de la mort et de la vieillesse, 2020 ans après la mort du Christ. Il s'agira notamment de la dimension irréversible de la séparation, de la question de l'accès physique ou verbal au défunt. Qu'est-ce que la vieillesse, et quel est notre rapport avec elle ? Dans nos sociétés de l'Ouest, dans les capitales, la mentalité est de prolonger la vie au maximum, mais est-ce qu'on vit vraiment la vie qu'on aimerait vivre ? Il m'est arrivé de rencontrer une personne et de me dire : elle existe, mais elle est en réalité déjà morte. De l'autre côté, je vois des personnes de quatre-vingts ans qui sont une source d'inspiration, de par leur élan vital et leur enthousiasme. Et il y a aussi beaucoup de personnes âgées marginalisées par la société, comme si leur âge pesait lourd sur le système et qu'on préférerait s'en débarrasser. *Blanc*, c'est ça, une célébration de la vie et de la mort. La pièce sera donnée au théâtre du Grüli à Genève, du 5 au 17 mai 2020.

Propos recueillis par Annabelle VAILLANT

Soirées ALT : Renseignement & inscription.

TWITTER

Tweets de @ProfessionSpectacle



Profession Spectacle
@ProfessionSpectacle

Etude : en 2015, en Nouvelle-Aquitaine, l'**FESS** emploie 223 000 salariés, soit un salarié sur huit de l'économie privée, placant la région en 3^e position à l'échelle nationale. bit.ly/2lmt5s



Associations et mutuelles portent l'é...
En 2015, en Nouvelle-Aquitaine, l'écono...
profession-spectacle.com

2,5

Intégrer

Voir sur Twitter

Accueil > Culture > Plein Tube, un festival pleinement solaire et solidaire



SCÈNES

Plein Tube, un festival pleinement solaire et solidaire

3 minutes de lecture

Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 23 juin 2016 à 18:43

Partager Tweetez Partager Email

Après avoir illuminé un mois de juin chagrin, le Festival de Serge Martin touche à sa fin. Avec deux derniers fleurons d'humanité, «Babel 2.0» et «Bleu». On peut encore voir «Bleu» ce mercredi et jeudi à Genève

«Tout acte théâtral est collectif. L'autre pilier de mon enseignement, en plus de la pluridisciplinarité, c'est le partage. Le bon théâtre est affaire d'écoute et le bon comédien est un super-radar.» Partage, écoute, soin de l'autre. Serge Martin ne parle pas en l'air. Le Festival Plein Tube qui célèbre jusqu'à la fin de la semaine ses trente ans d'enseignement relève pour de bon ce défi solaire et solidaire.

Lundi, à la Parfumerie, dans *Babel 2.0*, une vingtaine de requérants d'asile et de réfugiés ont raconté leur réalité. Mardi, au Théâtre des Grottes, dans *Bleu*, Anna Lemonaki, comédienne grecque installée à Genève, a évoqué les crises de panique qui l'ont pendant longtemps paralysée (à voir encore ce mercredi et jeudi soir). Chaque fois, un langage propre, chaque fois, une conception particulière de la scène. Mais une même envie de parler au cœur du spectateur.

Ils viennent d'Erythrée, d'Afghanistan, de Syrie, du Sri Lanka. Ce sont des hommes, jeunes, pour la plupart. Ils parlent tigrigna, kounama, arabe, tamoul, pachtou, farsi ou dari. Aujourd'hui, ils parlent tous un peu français. Avec hésitation et un sourire qui en dit long sur leur étonnement face à ces sonorités éloignées de leur sensibilité.

Sous la direction d'Iria Diaz qui a eu la belle idée de leur proposer un atelier de théâtre en les voyant errer sur le parking qui

surplombe leur abri PC, ces hommes de partout retracent leur destin commun. Les nuits dans leur bunker, entassés et agités, les journées à l'air libre, plus ou moins occupés. Les téléphones au pays perturbés par un réseau capricieux. La crainte d'être renvoyés dans leurs pays qui saignent. Les tentatives (hilarantes) de rapprochement amoureux avec les filles du lieu. Le babyfoot, la leçon de français, les douches... La chronique est parlante et vivifiante.

Mais ce n'est pas tout. Irina Diaz enchaîne avec leur monde à eux. Les danses type Bollywood, le pas cadencé de l'armée, un mariage somptueux en Erythrée. Autant d'évocations qui montrent l'intensité, parfois la brutalité, de ce qu'ils ont quitté. Théâtralement, l'objet n'est pas parfait, mais, de bout en bout, on est happé par la forte présence de ces hommes blessés.

Blessée, **Anna Lemonaki** l'a aussi été. Non pas pour des raisons politiques, mais à cause d'un trouble psychologique. Invisible à l'œil nu et pourtant terriblement handicapant. Des crises de panique, tempête intérieure, qui ont paralysé ses 20 ans. Installée désormais à Genève, la comédienne et auteure retraverse ses années de peur. *Bleu* est un chantier de formes multiples mis en scène par l'auteur et Lefki Papachrysostomou. Il y a le récit, en grec et en français – tout un paysage. Il y a les images de Vana Kostayola qui montrent avec ironie que l'angoisse est aussi un vaste marché. Et il y a encore la musique de Samuel Schmidiger, énergie rock nécessaire à la rébellion. Car Anna a su se libérer de ce qu'elle nomme le syndrome de Poséidon, pour son côté flots en ébullition. Elle est sortie du tourbillon et aujourd'hui elle peut chanter *Cry Baby*, tube préféré de son père, sans trembler. Là aussi, le spectacle a des faiblesses. Il hésite trop entre le drame cru et la douce comédie, mais il a la force de sa sincérité. Ce n'est pas rien.

Bleu, à voir encore mercredi 22 et jeudi 23 juin, au Théâtre des Grottes, Genève, infos, www.pleintube.ch